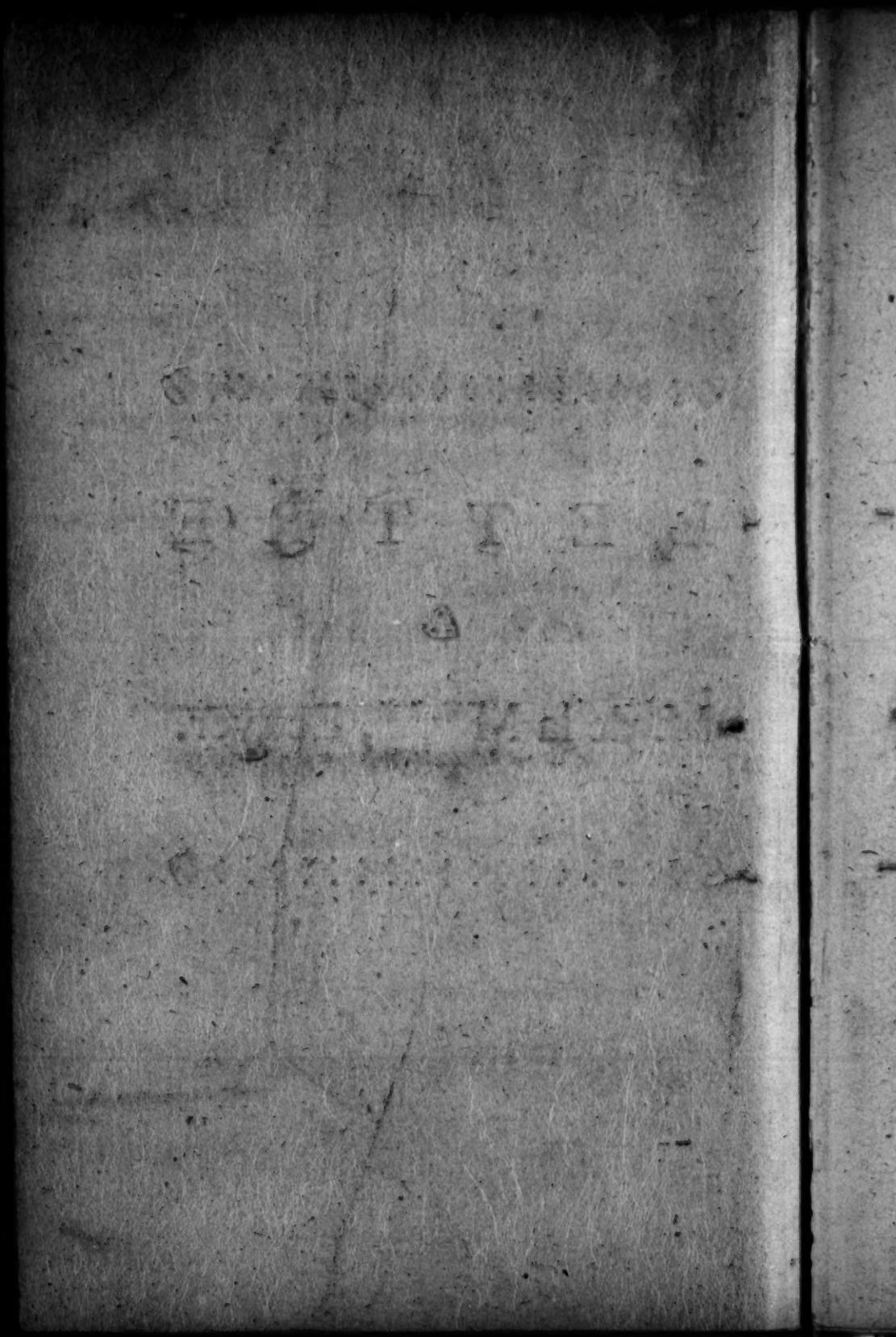


LETTERE

A

M. de la M***, Ecuyer.



13 Febr
LETTERE

A

1091. a 9

M. de la M***, Ecuyer,

Et de la Société Roïale d'Agriculture,

Par M. TREYSSAC DE VERGY;

En REPONSE à une LETTRE

A MONSEUR

Le Duc de NIVERNOIS.

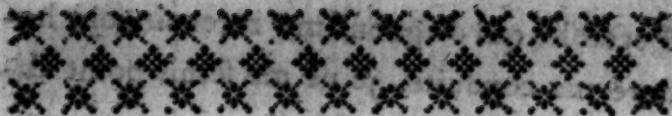
K Treysac de Vergy

LONDRES, 16 Novembre, 1763.

A LONDRES.

M D C C L X I I I





LETTRE

A MONSIEUR

De la M***.

Décidé par l'honneur à ne jamais répondre aux extravagances d'un fol, j'ai vu, Monsieur, avec le plus froid mépris, les calomnies absurdes que ses amis et lui-même ont répandu contre moi dans le public. Tout cela s'est dit, et s'est soutenu de leur part d'une manière si plâtre, & sur un ton si ridicule, qu'ils sont devenus les jouets et les ménus plaisirs de quiconque les a connus. Flaté de l'approbation dont les seigneurs du premier rang, et les sociétés re-

spectables qui deignent me recevoir, ont honoré ma conduite, je ne me serais point abaissé à entrer dans le détail que je vous envois, si mes amis ne l'avaient exigé de moi.

La maxime favorite de ces prétendus partisans de D' *** , est qu'il vaut mieux sacrifier la réputation d'un particulier, quoique injustement, que de laisser accréditer un seul soupçon sur celle d'un Ministre du Roi. Rien de plus bas et de moins bien pensé. Il appartient à des ames lâches de n'avoir pas plus de délicatesse. J'ose assurer, qu'il est infiniment plus glorieux et plus intéressant pour la société de déshonorer cent Ministres du Roi, qui sont dignes de mépris, que de flétrir l'honneur d'un Citoien estimable. Je suis heureusement dans un païs où l'on juge des hommes par leur mérite personnel, & leur valeur réelle ; on ne s'y laisse point éblouir par l'éclat étranger qui les environne. Comme il n'est point d'esclave, il n'est point d'illusion qui favorise les gens en place ;

le public les observe, leur rend justice, ou les fifle.

Insulté, & défié à pied ou à cheval, en présence de Monsieur l'Amb---- de Fr----, & de toute sa famille, par le Sieur D' * * *, qui m'anonça n'être plus Ministre du Roi, mais simple dragon ; son Excel---- le pria de se taire. D' * * * n'en fit rien, et il continua également & dans l'insulte et dans le défi. J'allai chès lui le lendemain ; ne le trouvant pas, je laissai mon nom à un valet, avec ordre de dire à son Maître que j'aurais l'honneur de le voir le jour suivant entre 9 & 10 du matin. Ce même jour le Sieur D' * * * se trouvant chès le Lord H---- y declara publiquement qu'il me tuerait le lendemain avant dix heures du matin, sachant, dit il, positivement que je devais me trouver chès lui avant cette heure là. Ces Nobles Lords furent extrêmement surpris de cet aveu. Ils lui firent les représentations les plus fortes ; on lui dit,

que selon les loix, qu'il ignorait sans douté, il serait pendu s'il me tuait. Tout fut inutile; le Sieur D' *** persista à vouloir me tuer. Sur une question qui lui fut faite, il répondit qu'il n'y avait rien contre mon honneur, mes principes, & mes sentiments; que son projet était seulement de me tuer, & qu'il le ferait. Son entêtement ne passant pas, on fut obligé d'envoyer chercher des gardes. L'héroïsme de D' *** se soutint. Quarante bataillons, dit il, ne lui feraien pas peur. Il fut cependant soumis. Il proposa de signer, mais à condition qu'il lui serait permis de me tuer dans quinze jours. Ces seigneurs n'y ayant pas consenti, il signa, avec cette clause indécente pour des Ministres aussi respectables, qu'il ne le fesait qu'à la seule considération de son Excellence.

Je me tairai sur les folies que le Sieur D' *** fit avant & après cette signature. La moitié suffirait pour interdire un citoyen & l'état.

& l'établir pensionnaire à Bicêtre pour le reste de ses jours.

Le Jeudi matin, ignorant totalement ce qui s'était passé la veille, je me rendis chez le Sieur D*** & je fûs introduit. Je vous attens depuis plus d'une heure, me dit-il ; je repondais à cela, lorsque m'interrompant avec vivacité, il me dit qu'il avoit deux papiers à me faire signer, & il me les présenta. Je les lus, & les lui rendis en l'assurant que je n'en ferais rien. Vous les signerès, me dit-il en se levant avec fureur, ou vous ne sortirès pas de chez moi, & dans le même instant il ferma toutes ses portes. L'indignité de ce procédé me révolta ; je lui demandai, si son intention était d'employer la violence. Il me repondit en jurant, qu'il était le Maître ches lui, & qu'il en agirait à son gré. Je me récriai sur une pareille lâcheté. Il repondit qu'il s'en . . . & qu'il, fallait signer. Sur mon refus à le satisfaire il tira un pistolet qu'il avoit sous

son

son habit, & le portant a ma tête il me
 ménaca de m'en bruler la cervelle si je
 tardais une minute. Je lui dis qu'il pou-
 vait me tuer, que je ne signerais pas, ne
 pouvant absolument me résoudre encore à
 le croire capable de cet excès d'infamie.
 D' *** devenu furieux se précipite à la
 porte, appelle un valet, & lui ordonne d'aller
 chez l'Ambass---- de Fr----, lui demander
 deux de ses gens. Cet ordre était une
 preuve que le dessein de m'assassiner était
 prémedité. D'*** trouvait sans doute moins
 dangereux pour lui de me tuer dans sa propre
 maison, bien assuré du témoignage de ses gens.
 Je frémis d'horreur, en songeant aux suites
 si cruelles d'une pareille catastrophe. Je ne
 m'en occupai pas long-tems. D' ***
 revint en redoublant ses juremens. La crime
 était dans ses yeux ; mais sa main étoit
 tremblante, sa démarche égarée, je pouvais
 me défendre, & peut-être avec succès ;
 mais quelque glorieux qu'il eut été, dans la
 malheureuse position où je me trouvais je
 n'en

n'en perdais pas moins & l'honneur & la vie. Cette réflexion était désolente; D' *** me dévinant banda son pistolet & allait faire feu, lorsque je criai que j'allais signer. D' *** parut incertain; il ceda cependant, & j'eus la liberté de sortir. A quelques pas de chès lui, je rencontrais son valet accompagné de quatre autres, dont deux à la livrée de son Excel-----, Je n'ai jamais vû des gens plus singulierement étonnés. Un d'eux s'écria, Ah ! mon Dieu ! eh ! le voila. J'allai sur le champ chès Mons. le Chevalier Fielding, porter ma plainte de cette violence; il y fut sensible, me promit la justice la plus prompte, & il envoia aussitôt un ordre au Sieur D' *** de comparaître.

Dans cet intervalle D' *** était sorti. Rencontrant un seigneur du premier rang, il arretta son carrosse & lui raconta l'aventure du pistolet, telle que je viens de l'écrire. Le cœur noble & généreux de ce Milord fut saisi d'indignation à cette nouvelle; & il

lui

lui reprocha avec force d'avoir violé la parole, qu'il avait donnée & écrite la veille.

J'étais sur le point le lendemain Vendredi d'obtenir un ordre contre le Sieur D' * * *, lorsque par la médiation d'un Ministre pour lequel j'ai le respect le plus profond, & sur une politesse de Mons. le Comte de Guerchy, je promis d'oublier cette afaite, d'autant mieux que l'on m'assura à n'en pouvoir douter que le Sieur D' * * * était absolument fol.

Comme cette avanture, Monsieur, a donné lieu à une foule de propos absurdes & calomniateurs, que D' * * * & ses partisans ont tenus & fait imprimer contre moi, j'ai cru devoir là rendre dans le plus grand détail & dans la plus exacte vérité. Beaucoup de gens pouvaient ne la connaître que dans les papiers publics, ou dans cette lettre difamatoire adressée à Monsieur le Duc de Nivernois, que l'auteur a remplie de mensonges ;

& comme

& comme je n'avais deigné répondre ni aux uns ni aux autres, j'ai craint à la fin, qu'ell n'inspirat à une grande partie des habitans de cette ville des préventions défavorables à mon honneur & à mes sentimens. Je l'estime trop pour ne pas vouloir la désabûser.

Je me nomme Treysac de Vergy. J'ai été connu en France sous ces noms là ; je les ai fait mettre à la tête de quelques ouvrages, & personne ne s'est certainement jamais avisé de me les disputer. Il est faux & impudent que je me sois dit le descendant d'une maison illustre, autrefois souveraine en Allemagne, & qui est éteinte depuis près d'un siecle. La calomnie n'est pas toujours éclairée ; elle est quelquefois d'une stupidité à faire trembler. On s'étudie à difamer un honnêt-homme ; on saisit le premier moien, & l'on ne s'aperçoit pas que l'on tombe dans des inconséquences qui nous font mépriser. On aurait dû au moins ajouter que je me disais le Comte de Vergy. Cela aurait fait plus

d'effet, puisque ce titre & ce nom étaient ceux de cette maison Allemande.

Si c'est par considération que l'on m'a déguisé sous le nom de Du Vergier dans cette lettre indécente dont j'ai parlé, on m'a fait un vrai tort. Quand on n'y parait respecter ni sa patrie, ni son Ambassadeur, ni le Ministère Anglais, il est glorieux pour un particulier d'avoir part aux mêmes traits, & son éloge est précisément dans ce qui est écrit pour le décrier.

J'épousai il y a cinq ans à Paris la fille de Madame de Fagan, née *Baronne*, qui est actuellement mariée avec Monsieur le Tourneur, ancien premier Commis de la Guerre. Cet homme, recommandable par sa probité & ses lumières, a rempli très long-temps, & jusques au moment de sa rétraite, cette place difficile avec une distinction infinie. Monsieur le Comte de Guerchy le connaît, & ne me prend certainement pas pour un inconnu.

inconnu. D' * * * n'ignorait pas qu'il ne tenait qu'à moi d'avoir aporté des lettres pour peu que je l'eusse désiré, puisqu'il m'a avoué lui-même que j'étais le seul Français qu'il recevait sans en avoir, parcequ'il savait bien qui j'étais. Je l'ai vu trois fois chez lui, & toutes les trois fois j'ai eu la réception la plus flatteuse.

Je ne suis point de l'avis de ce pitoiable écrivain qui prétend qu'un Capitaine de dragons, d'infanterie, &c. ne peut faire un bon Ministre ; c'est une absurdité. Depuis qu'une excellente éducation et l'esprit philosophique se sont répandus dans toutes les parties de l'Europe il n'y a pas un officier qui, par la diversité de ses connaissances et la noble émulation dont il est animé, ne puisse se montrer avec autant d'avantage dans une partie du ministère qu'à la tête de sa troupe. Je suis convaincu que le Sieur D' * * * s'est toujours comporté en homme sage, prudent, éclairé, & qu'il a justifié les faveurs de son

Prince. Mais quel est l'homme qui puisse dire, Je n'aurai jamais la fièvre, le délire, je ne deviendrai jamais fol ? Je crois qu'il n'y a personne dont cela dépende ; c'est être donc imbecile, & bien mauvais citoyen d'en prendre le droit d'insulter aux choix de son Maître parceque le Ministre qu'il a nommé a perdu l'esprit. Cet évenement est malheureux pour le Sieur D*** ; mais on doit l'en plaindre, & non le mépriser. Je suis certain qu'il aurait été incapable de sang froid de se déshonorer : J'aime à lui rendre cette justice.

Il m'insulta, & défia à pied, ou à cheval, comme dragon, déclarant solennellement plusieurs fois qu'il n'était plus Ministre du Roi ; son Excel--- en a été le témoin ; elle ne le niera jamais. Je vis dans cet aveu la preuve d'un procédé généreux, pendant qu'elle était celle d'une folie achèvée. Je n'ai point l'art de deviner ; personne ne me débusant, j'y ajoutai foi. J'y étais d'autant plus

plus fondé que Mons. l'Ambassadeur étant ci depuis plusieurs jours, il était censé que le Sieur D' *** avait présenté ses lettres de rappel.

Il est donc vrai que j'ai été insulté le premier ; ainsi quand j'aurais envoié un cartel, ce que je n'ai pas fait, je vengeais mon honneur outragé, non contre un Ministre du Roi, mais contre un simple dragon ; & je ne me rendais conséquemment pas criminel de leze Majesté, comme on a eu la témérité de le faire imprimer.

Il ne faut pas croire qu'un particulier, qui se trouverait à Paris, dans une affaire aussi désagréable avec le Ministre d'une cour étrangère, serait envoié sur le champ à Bicêtre. Il est contre la raison, la nature, & le droit des gens, de supposer que l'on enfermera un honnêt-homme parcequ'il aura eu le malheur d'avoir été maltraité par un fol. Il n'est que très peu de têtes sur la surface de

ce globe où de pareilles erreurs puissent s'insinuer, & y prendre une réalité.

Si un Ministre, n'étant pas assès extravagant pour vouloir tuer son ennemi sans se bâtrer avec lui, est assès généreux pour lui rendre raison de l'insulte qu'il lui a fait ; dès lors sa bravoure est déplacée. Il doit attendre ces moments où, cessant d'être l'homme de l'état, il retourne à celui de société, où l'honneur commandant en despote sur chaque individu fait taire à sa voix & la religion & l'humanité. Je retrairerai ces objets dans ma lettre au Ministre.

Mon amour pour les belles lettres, & mon admiration pour ce peuple ingénieux & guerrier qui a rempli tout l'univers du bruit de son nom, de sa gloire, & de ses talens, ont été les motifs uniques de mon voyage dans cette ville. J'ai voulu aquérir dans la conversation des hommes savans, qui en sont l'honneur & les délices, une partie de leur vertus.

vertus & de leurs lumières. J'ai eu la noble ambition de chercher à en être estimé, & leurs bontés m'ont flatté du plus doux espoir. J'ai trouvé parmi eux un protecteur auprès d'un Ministre judicieux, éclairé & bienfaisant dans cette afaire cruelle, où l'on croïait oprimer sans peine un étranger que l'on imaginait sans apui. La modestie de cet homme célèbre, estimé de tous les Anglais, me défend de le nommer. Je n'en ai point connu qui fait à un degré aussi eminent & le plaisir de la société & celui de ses lecteurs. Il est infiniment rare de réunir ces deux contrastes ; ils sont un don de la nature & du génie, & forment le vraiment grand homme dans tout état policé.

On m'a obligé par des fatires injurieuses à rendre un compte, & de ce que je suis, & des raisons qui m'ont déterminé à venir à Londre. Cette confession était indispensable, parce que l'estime sentie que l'on peut inspirer par la sagesse de sa conduite, & la pureté de ses

mœurs, fait toujours moins de progrès que le mépris sur parole, qui trouve malheureusement trop d'accès dans l'esprit de bien de gens. A force de répéter des calomnies on parvient souvent à les faire croire; ce n'est pas que l'on en fait d'abord absolument convaincu; mais la malignité qui a toujours un panchant irrésistible à jouir des disgraces d'autrui se plaît à les croire fondées; & ce plaisir dans des âmes lâches mène à la fin à la persuasion.

Que l'on serait assés extravagant pour faire imprimer que j'ai prié le Sieur D'*** de me présenter à la cour, cela me passe. Un particulier qui a négligé d'avoir des lettres pour le Ministre de son Roi, peut il sans être décidément un sot l'interesser à cette démarche? Il faut du moins du vraisemblable & je ne vois partout que de la folie.

On assure dans un autre endroit que j'ai dit au Sieur D'***, que je connaissais particulière-

culierement Monsieur le Comte de Guerchy. Autre fausseté aussi palpable que les précédentes, & pour la preuve de laquelle je m'en rapporte à son Excellence qui fait à n'en pouvoir douter que cela n'est pas vrai.

Peut on lire sans la plus vive indignation les expressions indécentes dont l'auteur de cette lettre se sert également, & contre la cour de France & contre le Ministere Anglais. Celui là seul mérite d'être regardé comme un avantageux, qui traitant avec indignité son Maître, & ses Ministres, parait afficher, par un éclat aussi scandaleux, qu'il est dans une situation à n'en espérer aucunes faveurs, ou à ne rien redouter de leur justice.

Il n'est que cette espèce de gens qui puissent s'élèver avec autant d'impudence, par l'assurance de l'impuissance, contre son Roi & sa Patrie. C'est la marque infaillible, où vous reconnaîtrez un homme sans vertus, & le fléau de l'honneur & de la religion.

Un

Un honnet-homme, quoique indigent & sans ce mérite, qui n'a besoin que de paraître pour obtenir ne cesse pas d'être citoyen ; il en connaît les devoirs ; ils lui sont sacrés, & il les remplit avec zèle. Sachant respecter l'état dont il est une partie, vous ne l'entendrez pas parler, vous ne le verrez pas écrire contre la forme de son gouvernement qu'il croit certainement la meilleure, par sa confiance dans un Maître qu'il aime, & dans des Ministres qu'il estime.

Il n'a point été question de cartel chès un Secrétaire d'Etat. Le Sieur D*** n'y proposa point de se battre avec moi, & les Ministres qui s'y trouvaient, ignoraient le défi qu'il m'avoit fait. Deux heures après être sorti de table, & dans le moment où l'on s'y attendait le moins, le Sieur D*** se leva tout d'un coup en s'écriant qu'il tuerait le lendemain, avant dix heures du matin, le Sieur de Vergy, & pendant plus de trois heures il réité-

ra celle exclamation qu'il coupa & nua de beaucoup de folies. Il fut impossible de s'y méprendre, & le Secrétaire d'Et. . . le plus doux & le plus modéré des hommes, fut éfrié des malheurs déshonorans où ce furieux allait se précipiter s'il n'arrêtait ses desseins. Dans l'impuissance où l'on fut de lui faire entendre raison, la garde fut appellée ; la crainte seule d'être arrêté, rapella ses esprits & le rendit à lui-même ; il reflectit, & signa sans avoir vu ni baïonette ni fusil qui l'y obligeat. On appelle cela *employer des moyens forcés*, c'est être bien injuste & bien ingrat ; mais que doit on attendre d'un ecrivain mercenaire, l'esclave de ses besoins, & qui s'est vendu aux intérêts d'un fol ? La France entière vengera ces Ministres respectables par sa reconnaissance éternelle pour un procédé aussi généreux.

De quel oeil Monsieur le Duc de Nivernois recevra-t-il cette lettre, que l'on a eu la hardiesse de lui addresser ? Il est bien aisé de le deviner. Si ce Seigneur, non moins digne de nos

nos homages par la beauté de son génie que par l'éclat de sa naissance, deigne la parcourir, il en méprisera & l'auteur, & son sisteme, & ses injures, et ses éloges, & il la jettera au feu. Ecrire à un des plus éclairés & des plus grands politiques du siècle des maximes d'administration aussi plates, & aussi triviales ; c'est en vérité perdre la qualité d'homme, & donner dans le démentie. Le public ne ferait il point un miserable versificateur qui prétendroit instruire Voltaire dans l'art des vers ? & sa famille éperdu, désolée, n'appellerait elle pas sur le champ des medecins pour lui ordonner un régime ?

L'auteur de cette lettre a donné à quelques petites grossieretés un tour assez aisé ; c'est en quoi ayant passablement réussi je lui conseille de s'y livrer uniquement ; il pourra par ce moyen occuper la scène plusieurs semaines & se soutenir avec quelque déçence. Il n'est pas dangereux d'insulter de deux jours l'un des honnêtes citoyens, qui vous regardant avec pitié

pitié se croiraient trop humiliés s'ils prenaient
la peine de vous répondre.

Vous qui me connaîtés, Monsieur, & qui
par cette raison m'honorés depuis long-tems
d'une amitié dont rien n'a jamais pu affaiblir
le sentiment, voïés moi de grace sans indigna-
tion, me présenter de sang froid dans la car-
rière pour en disputer l'honneur avec des fols
& des insensés. Ma complaisance pour mes
amis m'a forcé à ce combat inégal. Trouvés,
je vous prie, dans la nécessité de leur plaisir une
excuse à ma faiblesse; qu'elle augmente même
s'il est possible mes droits à votre estime & à
votre amitié.

Je suis très parfaitement,

MONSIEUR,

Votre très humble Serviteur & Ami,

Lunatus,
24. 10. 96. 1763.

TREYSSAC DE VERGNY

3. *Microscopic examination*

СУДАКОВ

Autos tipos principale Scuoliera & Ami

